

## Recherches sociographiques



# Marc LESAGE, *Microcité. Enquête sur l'amour, le travail et le sens de la vie dans une petite ville d'Amérique*

Marc-A. Lessard

Volume 40, numéro 2, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057291ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057291ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Lessard, M.-A. (1999). Compte rendu de [Marc LESAGE, *Microcité. Enquête sur l'amour, le travail et le sens de la vie dans une petite ville d'Amérique*]. *Recherches sociographiques*, 40(2), 370–374. <https://doi.org/10.7202/057291ar>

importance aujourd'hui. Cette question est abordée dans le passage suivant : « Enfin, le développement de l'État-providence évite à de nombreuses femmes la *tyrannie du domestique*. Nombre d'emplois occupés par les femmes, tant dans le secteur privé que dans les secteurs public, parapublic et communautaire, s'apparentent tout de même à des activités typiquement féminines qui étaient auparavant effectuées dans le cadre de la famille. » (P. 34.)

Les organisations de l'économie sociale font partie de l'économie privée et décentralisée. Comme plusieurs offrent des services à des clientèles défavorisées, se pose un problème de financement. Toutefois, la décentralisation se présente comme un tout : un financement centralisé conserve une incompatibilité avec un système ouvert par l'établissement progressif des normes. L'expression suivante résume bien la situation : *He who pays the piper calls the tune*. Plusieurs pages du livre traitent implicitement de ce problème en affirmant que les entreprises d'économie sociale ne se distancient pas suffisamment de l'État.

Les personnes aptes au travail mais à faible productivité ont à la fois peu d'incitations et moins d'occasions de s'insérer au marché du travail. Les présentes réformes de l'aide aux démunis et aux sans-emplois introduites dans différentes juridictions visent à accroître les conditions de l'obtention de l'aide par des programmes de réinsertion au marché du travail. Parmi ceux-ci, se trouve le développement des emplois communautaires par l'économie sociale. Plusieurs contributions à ce livre dénoncent ces réformes au nom du « droit à un revenu d'existence inconditionnel assez élevé pour pouvoir refuser un emploi sous-payé, inutile et dévalorisant » (p. 227). En contrepartie, le célibataire québécois qui gagnait 15 000 \$ en 1997 affrontait un taux marginal d'imposition sur le revenu de 36 pour cent qui s'élevait à 46 pour cent pour un revenu de 27 500 \$. Ce dernier ne perd-il pas une bonne partie de son « droit » à sa rémunération accrue ?

Selon l'étiquette d'un parti politique, ce livre peut être qualifié de progressiste-conservateur : progressiste par la place où se situent ses auteurs dans l'échiquier politique et conservateur par leurs biais pour le *statu quo* dans les politiques.

Gérard BÉLANGER

Département d'économie,  
Université Laval.

---

Marc LESAGE, *Microcité. Enquête sur l'amour, le travail et le sens de la vie dans une petite ville d'Amérique*, Montréal, Fides, 1997, 243 p.

Marc Lesage cherche à comprendre comment les Québécois et Québécoises ont vécu (agi, senti, perçu, exprimé...) avant, pendant et après la Révolution tranquille. Il connaît ce que l'on a dit et écrit sur le sujet, mais il veut remonter en amont des discours d'origines diverses et sonder l'expérience vive des personnes. Son point de

départ : la saine humilité d'un « Je ne sais pas, je sais trop peu ». Et il s'aventure vers l'inconnu sans théorie particulière, mais avec son savoir de sociologue citoyen et une certaine sagesse. Il n'abordera pas toute la société québécoise à la fois, il n'essaiera pas d'y prélever un échantillon plus ou moins représentatif ; il préférera l'observer dans la globalité d'un microcosme, une petite ville de 50 000 habitants, 130 000 avec sa région, Microcité. Il y enquêtera pendant plus de trois ans auprès de personnes de tous les âges (entrevues individuelles, récits de vie, entretiens collectifs, observation participante) et rédigera par la suite une excellente monographie.

Que le lecteur éventuel ne se laisse pas rebuter par le mot « monographie ». Il a mauvaise réputation, c'est connu, mais il désigne trop de travaux emblèmes de la sociologie pour qu'on l'abandonne. *Microcité* n'a rien du dossier d'information détaillée sur une localité ; c'est la synthèse éclairée de données d'une *Enquête sur l'amour, le travail et le sens de la vie dans une petite ville d'Amérique*, comme *Douceville en Québec* de Colette Moreux l'est d'une recherche sur *La modernisation d'une tradition*. Marc Lesage a donc concentré ses observations en un lieu et, pour aller à l'essentiel de l'expérience au quotidien chez les habitants de Microcité, il a choisi d'interroger ses informateurs sur « La quête amoureuse, le désir de se reproduire, les aléas de la vie professionnelle, les solidarités de base... » (p. 13). Il s'en explique ainsi : « Ces réalités interpellent profondément l'existence de tout un chacun. Elles prennent aussi l'allure et la forme des milieux et des époques où elles se posent. » (P. 13.) Au moment d'organiser le matériel recueilli, le même souci de globalité qui avait conduit à l'idée d'étudier un microcosme devait s'appliquer, d'où la décision de couper la longue période en fractions ayant chacune une personnalité propre. L'auteur en a identifié trois : « l'Ancien régime des années 1940 à 1950 ; l'Ère des ruptures des années 1960 à 1980 ; le Temps des exclusions des années 1980 à cette fin de siècle » (p. 15).

Nous saisissons mieux l'originalité de *Microcité* si, utilisant la même stratégie que l'auteur, nous considérons l'ouvrage dans l'ensemble de ses rapports à la sociologie. En préface, Hubert GUINDON l'inscrit clairement dans une lignée québécoise illustrée par GÉRIN, HUGHES, MINER, MOREUX et HOULE. L'auteur y ajoute, en avant-propos, Renée B.-DANDURAND, Madeleine GAUTHIER, Nicole LAURIN, Danielle JUTEAU, Lorraine DUCHESNE, Jacques GRAND'MAISON et Suzanne LEFEBVRE. Par ailleurs il avoue s'être inspiré de William THOMAS, Robert PARK, Everett C. HUGHES, Alain TOURAINE, Jean REMY et Anthony GIDDENS. Par le goût d'enquêter et de scruter l'inconnu qui les relie, ces trois énumérations caractérisent mieux Marc Lesage et une part importante de la sociologie québécoise que toute étiquette théorique.

Autant de périodes, autant de parties au livre, et chacune suit le même plan : une présentation où l'auteur caractérise l'ensemble et quatre sections correspondant aux grands thèmes de l'enquête sous des titres évocateurs de la réalité observée. Chacune des sections s'ouvre par un exposé de traits caractéristiques que viennent expliciter ou illustrer des propos d'informateurs.

Lesage emprunte à Marcel TRUDEL l'expression « Ancien régime » pour désigner les deux décennies 1940 et 1950. Malgré sa connotation « caricaturale »,

cette appellation lui semble plus juste que « grande noirceur ». Il ne nie pas les « abominations et les tares bien connues » (p. 20) du régime, il constate simplement que les gens ne parlent pas de leur passé sous cet éclairage, qu'ils ne s'attardent pas aux libertés qu'ils n'avaient pas, mais décrivent ce qu'ils vivaient. Jeunes, ils se sont aimés d'un grand amour romantique, parfois contre le gré de leurs parents, ils se sont fréquentés sans respecter toujours toutes les restrictions imposées, puis se sont mariés, dans certains cas de façon hâtive pour éviter le service militaire. Les enfants sont venus, tôt, souvent nombreux, la jeune fille devenant reine du foyer et le jeune homme pourvoyeur. Les ouvriers parlent de leur travail, de leurs ambitions, de leurs luttes pour de meilleures conditions de travail et de plus hauts salaires, sans remettre en cause l'organisation économique. Les hommes de classe moyenne évoquent leur carrière, leur acharnement au travail, leur succès, leurs aspirations en tant que pourvoyeurs familiaux. Enfin, certains décrivent leurs difficultés de miséreux, leurs souffrances, leurs efforts de résistance. Tous reconnaissent l'omniprésence de l'Église et ses abus d'autorité, mais ne remettent pas en cause sa légitimité. L'auteur a vu juste en préférant l'appellation « Ancien régime » : sous le couvert d'une continuité très visible les gens vivent le progrès et cheminent vers un monde nouveau qu'ils souhaitent, qui est déjà un peu là ; de la « grande noirceur », très peu de signes.

Plus tôt qu'on ne pourrait croire surviennent les aboutissements de lentes mutations mal perçues. C'est « l'Ère des ruptures » (1960-1970). Microcité vit dans la mouvance des courants qui transforment le Québec : démocratie, progrès, laïcisation, nationalisation, contestation... Les grandes restructurations de l'État et des institutions y provoquent comme partout ailleurs des changements aux conséquences imprévisibles. Les emplois tertiaires prennent la première place ; on construit des écoles, un cégep, une université ; les secteurs du commerce, de la finance, des services explosent ; l'État prend charge des services sociaux, de l'éducation et de la santé ; les femmes entrent en grand nombre sur le marché du travail ; plus de jeunes, filles et garçons, fréquentent l'école secondaire et un plus grand nombre accèdent aux études supérieures. L'amour se libère des préceptes religieux et se dissocie de la procréation, les divorces se multiplient, le mariage semble une contrainte inutile. Les femmes se libèrent des modèles traditionnels qui encadraient leur vie, le féminisme prend l'allure d'un vrai mouvement social. En conséquence apparaissent des formes imprévues de vie familiale. Syndicats et syndiqués se multiplient et, surtout dans les secteurs publics et parapublics, passent des revendications locales au combat en vue d'une société meilleure à créer par la lutte des classes. La foi ne disparaît pas, elle prend des figures différentes : optant pour une « démarche personnelle, intériorisée, singularisée » (p. 122), « le catholique devient protestant » (p. 121), estime l'auteur. On critique librement le clergé : « Le prêtre n'est plus un personnage ; le voilà une simple personne » (p. 122) qui se demande ce qu'elle fait dans la vie. Beaucoup quittent les ordres. Religieux et religieuses font de même. Bien peu s'en scandalisent : les gens de Microcité ont appris que tout peut changer, mais ils ne font pas que subir des changements imposés de l'extérieur ou s'y adapter, ils y prennent une part active, y ajoutent le fruit de leurs expériences.

Pendant ce temps, des forces agissaient qui allaient contrarier les plans et projets des agents et témoins des ruptures. On croyait cheminer vers un monde nouveau et meilleur pour tous, on entre après 1980 dans « Le temps des exclusions » qui s'accompagne de scepticisme, de perplexité, de profonde interrogation à l'égard des buts poursuivis autant que des réalisations les plus prisées. La restructuration des grandes entreprises du textile et du papier provoque une lourde perte d'emplois. Pour compenser, on valorise les petites et moyennes entreprises et on incite les jeunes à devenir entrepreneurs. Malgré tout le chômage, les emplois précaires et le nombre des assistés sociaux augmentent. L'action populaire s'organise non plus pour bâtir l'avenir, mais pour s'assurer un présent acceptable.

Le monde du travail connaît aussi la turbulence. L'auteur note un « certain désarroi », plus fort chez les travailleurs des secteurs publics et parapublics qui, n'arrivant plus à trouver un sens à leur action du point de vue de l'ensemble de la société, donnent l'impression de défendre des privilèges. Par ailleurs l'État peut maintenant les modérer, même les faire reculer, au nom du bien-être général. L'accent qu'ils mettent sur la protection de la qualité des services à la population n'arrive pas à légitimer leurs revendications dans l'opinion. Une seule grande cause fait l'unanimité, et garde au syndicalisme un air progressif, l'équité en emploi en faveur des femmes, mais cette nouvelle orientation souligne la faible force mobilisatrice de l'argumentation traditionnelle du travail organisé et l'urgence d'une remise en question. Pour leur part, ceux du secteur privé, qui affrontent beaucoup plus directement et en de multiples lieux les forces du marché et qui doivent souvent céder des droits acquis pour sauver des emplois, ne se sentent pas très affectés par les problèmes de leurs collègues du public et du parapublic. Ainsi ceux qui croyaient faire l'avenir se retrouvent en position précaire et doivent se défendre. D'autres à leur place prétendent préparer la société prospère de demain : les entrepreneurs, grands ou petits, réels ou virtuels. On les glorifie, on leur dégage la voie, on les légitime, on vante leur audace, leur créativité, leur goût du risque. Une nouvelle classe moyenne apparaît, celle des petits entrepreneurs et commerçants. L'État se donne ouvertement de nouveaux rôles : les former, les aider, leur offrir des services.

Sur ce fond d'incertitude et de grisaille les mêmes quêtes fondamentales prennent des connotations sinon des directions différentes. Toujours souhaité ou rêvé, l'amour heureux paraît plus difficile à trouver. On se marie de moins en moins : ça n'ajoute rien, dit-on, ça complique la vie. Des enfants, oui, mais comment concilier amour, famille et profession quand le travail devient de plus en plus exigeant pour le père et la mère et quand de surplus il faut inventer de nouvelles façons de vivre et d'être parents : les modèles anciens tombant en désuétude, il faut chercher par essais et erreurs. La sexualité elle-même fait problème : instabilité des relations, mobilité des personnes, maladies, etc. Un trait marque tous ces domaines : dorénavant les femmes posent des questions et formulent des exigences, les hommes réagissent tant bien que mal, résistent ou entrent dans le jeu des tâtonnements.

Dans l'univers du religieux et de la pensée, le relativisme s'installe. On ne sent plus le besoin de marquer une distance à l'égard de l'Église catholique : fini ou

presque les critiques acerbes et les récits de grandes frustrations; on discute de religion en général, mais surtout de croyances. Certains se laissent attirer par les sectes et les nouvelles religions, mais en petit nombre; l'esprit critique et le scepticisme dominant. L'Église elle-même s'est faite discrète après s'être trouvée sur la défensive; ses positions sur la contraception, l'avortement, l'exclusion des femmes du sacerdoce irritent toujours, gênent le pratiquant, mais on semble en avoir pris son parti. L'auteur parle d'un « relativisme de masse » : des gens de tous âges et de tous milieux « entretiennent une distance critique à l'égard des "vérités révélées" » (p. 201).

La « méfiance à l'égard des détenteurs de vérité » s'étend aussi aux « grands récits de la croissance et du progrès » (p. 204). L'optimisme des années de révolution tranquille est disparu. L'inquiétude s'infiltré partout, peu de gens peuvent se permettre l'insouciance. Les jeunes se sentent abandonnés et se cherchent une place sur le marché du travail et dans les organisations. Mais ils ne sont pas les seuls exclus; beaucoup payent cher « la mondialisation économique et sociale » (p. 214) : chômage, blocage des emplois publics et parapublics, croissance de l'emploi précaire, etc. De plus en plus de personnes sont « fragilisées », privées de points fermes où appuyer une résistance. L'expression « marginalisations de masse » caractérise ces situations en soulignant leur diversité.

Au terme de ce parcours trop rapide, une question s'impose à l'esprit du lecteur : tout ce spectacle de changements et de bouleversements ne cache-t-il pas une forte continuité qu'on découvrirait par l'analyse des effets imprévus ? Ma présentation faite de traits discontinus et sélectifs évoque l'ensemble des descriptions de Lesage, elle ne les résume pas, elle les biaise peut-être un peu à l'occasion. Comment faire autrement ? Dans un texte cursif et bien enchaîné, les analyses de l'auteur alternent avec les propos des informateurs pour les situer et en préciser la portée, ce qui permet de toujours garder tout le microcosme dans le champ de vision du lecteur. On ne perd jamais de vue la globalité. Pareil exposé ne peut se réduire à un schéma simple, l'image qui s'en dégage se restructure sans cesse autour de traits particuliers. C'est d'ailleurs le grand mérite de l'ouvrage que de remettre en question les idées simples, souvent stéréotypées, qui tiennent lieu de connaissance sur les soixante dernières années du Québec.

Microcité est un cas particulier, c'est vrai, mais s'il y en avait d'autres, semblables, différents... Le livre de Marc Lesage nous invite à formuler avec prudence nos questions et nos hypothèses sur la Révolution tranquille, ses antécédents et ses suites.

Marc-A. LESSARD

*Département de sociologie,  
Université Laval.*

---